

Le Billet

De la Société Culturelle du Pays Castrais

Président : Aimé Balssa, 37 rue Robert Schuman, 81100 Castres
Trésorier : J.P. Alary, rue Dom Pacifique Tixier, 81710 Saix
Secrétaire : D. Serres, 5 rue de l'Hôtel de Ville, 81100 Castres
Directeur de la publication : Didier Serres
Confection du Billet : Didier Serres
Expédition du Billet : Nicole & Jean-Pierre Maurel

Le Billet de la Société Culturelle du Pays Castrais n'a pas de périodicité régulière. Il est adressé aux adhérents en fonction des manifestations organisées par l'association.

Société Culturelle du Pays Castrais, 8 Place Soult 81100 Castres - Email : scpc@sfr.fr - Site internet : scpccastres.free.fr

Les Compagnons du Parvis, troupe théâtrale créée par l'abbé Maurice Cabrol (1914-1972)

*Jean-Pierre Gaubert nous a transmis cet excellent texte inédit d'Edmond Durand relatif à l'abbé Maurice Adrien Jean Cabrol (Labruguière, 2 janvier 1914 – Castres, 20 mars 1972) et à sa troupe des Compagnons du Parvis. Rappelons qu'Edmond Durand (1921-2006), devenu très tôt orphelin, homme d'une grande piété, fut enseignant et maître d'internat au Collège moderne et technique de Castres sous la direction de François Houpe pendant la seconde guerre mondiale. Il y hébergea des enfants juifs et en recueillit même dans sa maison familiale de Dourgne. Il reçut à ce titre le 2 août 1999 avec François Houpe le titre de **Juste parmi les Nations**.*



Mise en scène et technique : c'est ce qui préoccupe MM. Maurice CABROL, Maurice BARDOULAT et Alain CATALO.

C'est dans le grenier du 19 rue Mahuziès, au 3^e étage, qu'avaient lieu les répétitions des Compagnons du Parvis. Ils ne s'étaient pas tout de suite appelés ainsi, les comédiens que suscita Maurice Cabrol, aumônier des collèges de Castres de 1944 à 1972. Au début, ils n'étaient pas des acteurs, mais des garçons et des filles de 1^{re} ou de terminale qui disaient des poèmes porteurs d'émotion et de foi.

Ils les dirent d'abord dans la chapelle vétuste du collège Jean-Jaurès, pour leurs camarades, leurs familles et quelques-uns de leurs éducateurs que l'expérience attira. Il s'agissait, pendant le carême de 1948 de suivre un chemin de croix qui prenne au cœur. Parce qu'il parle profond, l'abbé Cabrol et

deux ou trois jeunes adultes de ses amis, élurent *Le Chemin de la Croix* de Paul Claudel. Une langue qui pétrit et réchauffe, des images fortes, la vie dans tout son ordinaire et son extraordinaire... Dieu et l'homme, la Passion.

Bientôt dom Clément Jacob écrivit une partition de 15 interludes pour encadrer ces pages de feu. Les violons de l'orchestre de Madame Beaupuy dialoguèrent désormais avec les récitants lycéens. Après la chapelle du collège, le grand parloir des bénédictines de Dourgne accueillit l'œuvre. D'un côté de la grille, les 110 moniales, de l'autre, en aubes blanches, les 7 ou 8 diseurs. L'orchestre, quelques moines et quelques Dourgnols se tenaient dans les recoins du vestibule.

Après Claudel, Péguy puis Henri Ghéon, nouvelles compositions de dom Clément Jacob. L'orchestre s'étoffa, mais, pour les juges de la *Jeanne d'Arc* de Péguy ou pour *Le Noël sur la place* [d'Henri Ghéon], il fallut des costumes et des lumières. Un professeur du centre d'apprentissage de Castres (centre devenu depuis lycée d'enseignement professionnel), René Monsarrat, mit au point toute la partie technique des représentations, les éclairages, les décors, les transports, ce que les technocrates et les militaires appelleraient aujourd'hui la logistique. Entre Maurice Cabrol tout au service de son texte et René Monsarrat parmi ses fils, ses tissus, ses recherches d'accessoires et de volumes, il y avait parfois des empoignades verbales. Le premier pensait que l'intendance n'avait qu'à suivre, sinon à précéder, le second estimait qu'il fallait avoir les pieds sur terre, surtout lorsqu'on ne dispose ni de collections, ni de subventions. Mais, pour les deux hommes, ce qui comptait, c'était l'œuvre et le message. Sans compter leur temps, ils servaient l'un et l'autre l'action théâtrale avec magnificence. Les jeunes, avec eux, faisaient équipe ; la joie dominait.

Précision, beauté, émotion... on ne les atteignait qu'au prix d'un travail sans cesse repris. Les après-midis des dimanches et des jeudis, le grenier Mahuziès vibrat des répétitions, et aussi des exercices préparatoires : s'entraîner à prononcer telle syllabe, telle diphtongue, à réaliser tel geste, telle pirouette, tel pas. Dans le bonheur de progresser, les jeunes reprenaient en pleine rue, sous les fenêtres de l'abbé, les scènes les plus pittoresques. Il est vrai qu'aux dimanches des années 1950 la rue Mahuziès était déserte...

Ainsi *Il est minuit, Docteur Schweitzer*, de Gilbert Cesbron, succéda au *Noël sur la place*. Puis vint *Beau Sang*, de Jules Roy. Puis *Notre-Dame d'en-haut* [de Jean-Jacques Bernard], puis un Noël de René Rabault [*Le Chemin de Noël*]. Au concours national des jeunes compagnies, la troupe théâtrale des Compagnons du Parvis enleva alors des seconds prix et un premier prix. Cherbourg, Caen, la Provence, l'accueillirent... Au jour et aux lumières, de jeunes talents éclataient.

Il fallait allier la culture littéraire et la culture musicale, l'intuition spirituelle, le sens de la communication. Trois anciens du Parvis ont fait carrière dans le journalisme, dont deux à la télévision, un quatrième, Jean Favarel, devint metteur en scène et anima longtemps avec Maurice Sarrazin *Le Grenier de Toulouse*.

Un grand moment avait été, en 1950, le *Congrès eucharistique diocésain* de Castres. Maurice Cabrol avait obtenu que le peintre et décorateur parisien Douking [Georges Douking, alias Georges Ladoubée (1902-1986), comédien de cinéma et de théâtre, metteur en scène, décorateur, costumier] donnât aux rues de la ville couleurs et formes de fête pour recevoir 10 000 à 20 000 congressistes. Il avait aussi monté avec une cinquantaine d'acteurs *Le Mystère de la messe* de Calderón [adaptation théâtrale par Michel Ghéon d'une œuvre de Pedro Calderón de la Barca (1600-1681)], un drame extraordinaire : toute la terre, toute la foi...

Après une interruption due à son état de santé, l'abbé relança sa compagnie vers 1965-1970, cette fois avec des adultes. À la veille d'une représentation du printemps 1972, un accident cardio-vasculaire l'emporta, un soir. Il avait 58 ans. C'était aussi le temps qui précède Pâques, celui des retraites pascales des lycéens auxquelles chaque année pendant 27 ans il donna le meilleur de son intelligence et de son apostolat.

Tout son ministère fut pour les jeunes : avant de devenir aumônier des collèges de Castres, il avait été, de 1937 à 1944, vicaire à Saint-Alain de Lavour. Là comme à Castres, sa maison était souvent remplie de jeunesse que la tante (et gouvernante) de l'abbé recevait en riant. Reprenant à leur compte l'expression de Maurice Cabrol, garçons et filles appelaient aussi « tante » Mademoiselle Audhemar. Elle avait beaucoup de neveux.

Il faudrait ajouter un mot des solides études de droit canon de l'abbé et de ses travaux sur les concordats. Ses maîtres de Toulouse auraient souhaité qu'il les rejoignît comme professeur. Il n'en fut rien, mais cette compétence et le sens des nuances qu'apporte la science canonique l'aidèrent sans doute en 1944-1945 quand on lui confia à titre d'officier de réserve la délicate mission de gérer à Albi la partie de l'hôpital du Bon Sauveur occupée alors par un détachement de l'armée soviétique. Il s'en tira avec diplomatie et en rapporta des anecdotes pittoresques.

Une des dernières photos de l'abbé Cabrol l'a saisi au clavier de son petit orgue d'intérieur ; une autre parmi ses catéchumènes de la profession de foi de 1971.

Edmond Durand

CONFÉRENCES DU MOIS

Lundi 1^{er} février 2016 à 17h 30 – Maison des associations

Anne-Marie Gouérou

Fermage, métayage, maître-valetage, les modes de faire-valoir des terres dans le Tarn au XIX^e siècle et au début du XX^e

Dans un monde encore profondément rural où les paysans représentent la majorité de la population, les modes selon lesquels la terre est exploitée, modes de faire-valoir, sont un élément essentiel qui structure la société : faire-valoir direct lorsque le propriétaire exploite lui-même ses terres ; faire-valoir indirect quand il la loue, la baille, en fermage ou métayage. La question passionne les propriétaires agronomes : pour eux, elle détermine la bonne mise en valeur du domaine.

Anne-Marie Gouérou vient de soutenir avec succès une thèse de doctorat sur l'exploitation des grandes propriétés foncières dans le Tarn au XIX^e siècle et au début du XX^e.

Mardi 9 février 2016 à 17h 30 – Bibliothèque municipale

Bertrand de Viviés

1939-1945 : le Tarn, terre d'asile des artistes

Dès juin 1940, la peur de la guerre qui se rapproche lance sur les routes de France de nombreux exilés. Parmi eux, des artistes quittent leurs ateliers parisiens craignant l'arrivée des Allemands. Dans leur fuite souvent hasardeuse, nombreux sont ceux qui rêvent d'un sud idéalisé. C'est ainsi que le Tarn, avec ses petites villes encore tranquilles et ses campagnes généreuses est un havre recherché où de nombreux artistes connus ou inconnus trouvent ainsi refuge.

Certains ne font qu'y passer en quête d'un autre gîte (Gromaire), d'autres s'y installent plus durablement (Bajen, Brayer, Bellmer, Strauss, Villon). Parmi eux, certains sont des enfants revenus au pays (Cavaillès, Tournon). Que ce soit à Albi, Castres, Cordes ou Gaillac, ces artistes ont apporté un regard nouveau, redynamisé la vie culturelle et beaucoup échangé avec les artistes locaux.

Bertrand de Viviés, conservateur des musées de Gaillac, qui a réalisé en 2015 une excellente exposition sur ce thème au Musée des beaux-arts de la ville, nous présentera ces peintres, les œuvres réalisées localement et les courants qu'ils ont induits...

FORMATION

Paléographie :

Lundi 15 Février 2016 à 17h 30 - Maison des associations : atelier de paléographie dirigé. par. Monsieur P. Laval

A NOTER

La conférence prévue le 12 janvier sur les artisans et architectes du palais épiscopal de Castres n'a pu avoir lieu par suite de l'indisponibilité du conférencier. Elle a été remplacée par :

Gérard Alquier

LE CHÂTEAU DE COMBEFA : LA MÉMOIRE DES PIERRES

Qui n'a pas entendu parler de la célèbre mise au tombeau de Monestiés, qui provient de la chapelle de Combe-fa ? Ces belles sculptures de la fin du XV^e siècle nous montrent l'importance de cette résidence épiscopale, tout en étant les derniers témoignages de la richesse et de la puissance des évêques d'Albi. Aujourd'hui ce château est un tas de pierres envahi par la végétation où dominent des pans de murailles et quelques vestiges de tours médiévales délabrées.

L'historien Gérard Alquier retracera au cours de la conférence, l'histoire de ce lieu emblématique. Il le fera ressurgir du passé et montrera l'importance et le rôle de ce château qui a connu une histoire si mouvementée et si riche.

Veillez nous excuser de ce contretemps.

Antiquités et objets d'art

De nouvelles pièces castraises inscrites

Réunie le 12 janvier 2016 à Albi, la commission départementale des objets mobiliers du Tarn a procédé à l'inscription au titre des antiquités et objets d'art de plusieurs pièces castraises de grand intérêt :

- la cloche de la tour des Cordeliers et son support : cette cloche, datée de 1778 et pesant 264 kg provient de Dourgne. Elle a été vraisemblablement retirée au dernier moment de la collecte des objets métalliques destinés à être fondus au cours de la Révolution.
- trois tableaux actuellement déposés dans la sacristie de Notre-Dame de la Platé, représentant :
 - Les évangélistes saint Jean et saint Marc (XVIII^e siècle) ;
 - L'Éducation de la vierge*, copie (XVIII^e siècle) d'un tableau de Pierre-Paul Rubens (daté de 1625) ou plutôt œuvre réalisée à partir de la gravure qu'en a tirée Schelte a Bolswert.



La Société culturelle se félicite de ces inscriptions. Elle regrette que le tableau de Jean Valette *La Vierge et saint Simon Stock* (1823), décorant au milieu du XIX^e siècle la chapelle de cette église consacrée à Notre-Dame du mont Carmel et actuellement déposé dans le même lieu, ait été omise lors de cette séance d'inscription. M. Balssa a proposé que cette œuvre soit inscrite lors de la prochaine séance de la commission.

Agout ou Agoût ?

Au cours du XIX^e siècle, voire même au-delà, le nom de la rivière traversant Castres a souvent été gratifié d'un magnifique accent circonflexe et donc orthographié Agoût. On retrouve cette forme dans plusieurs plans de la ville et, de nos jours encore, certains panneaux indicateurs ou certains textes l'utilisent. Il s'agit là probablement d'un rapprochement hardi avec le substantif **goût**, dérivé du latin **gustus**, puis devenu au cours des temps **goust** et, par remplacement du s par un accent circonflexe, **goût**.

Tel n'est pas le cas du mot **Agout**. Il est attesté dès l'an 819 sous la forme **Agoutis** (Histoire générale du Languedoc, t. II, p. 124), dans les années 853-863 sous la forme **Agotum** (voir Revue du Tarn de 1909, p. 111). Dans son ouvrage *Les noms de lieux du Tarn*, Ernest Nègre le fait dériver du bas-latin *ad-guttum*, qui signifie canal, mais aussi égout. L'évolution normale du mot conduit à **Agout**, dépourvu d'accent circonflexe.

Ajoutons que selon l'ensemble des dictionnaires **Agout** est un nom masculin.

On doit donc dire :

L'Agout est plein de rochers. et non L'Agoût est pleine de rochers.

Il y a 100 ans : les violettes de Mélou

Lorsqu'éclate la guerre 1914-1918, Jules Louis Puech et son épouse Marie-Louise Puech-Milhau, issus tous deux du milieu de la bourgeoisie protestante du sud du Tarn, habitent Paris, rue Pierre Curie. Marie-Louise a une licence d'allemand et elle a enseigné le français dans une université canadienne de 1900 à 1908. Jules est docteur en droit et s'intéresse aux pionniers du socialisme français, les saint-simoniens, Flora Tristan, Proudhon. Il s'occupe d'organisations pacifistes, la *Société pour l'Arbitrage entre Nations*, la *Dotation Carnegie*, la revue *La Paix par le Droit*, la bibliothèque Frédéric Passy...

Bien que réformé, Jules Louis Puech veut faire la guerre pour établir la paix par le droit en écrasant le militarisme allemand. Il demande que sa situation militaire soit réexaminée et il est finalement reconnu bon pour le service en février 1915. Après ses classes, il est envoyé sur le front où il restera jusqu'à son évacuation en août 1916. Sa femme lui succède dans toutes ses fonctions.

Les époux désormais éloignés échangent des lettres où chacun s'efforce de comprendre la situation de l'autre. Jules Louis décrit et analyse la vie des tranchées, les moments chauds de Verdun et de la Somme, Marie-Louise raconte les problèmes de préparation de la revue *La Paix par le Droit*, donne à son mari des informations sur les coulisses du pouvoir ou les missions internationales...

Au début de 1916, dans un passage nostalgique, elle évoque son enfance castraise à la recherche des violettes de Mélou :

23 janvier 1916, Marie-Louise à Jules

Ce n'est plus le beau soleil d'hier qui me faisait penser au printemps. Je me disais que tu viendrais pour cette permission à un moment où nous pourrions en jouir un peu plus en allant promener ensemble. Il fait quelquefois très beau dans le Midi en février et mars. J'ai conservé de charmants souvenirs de cette époque qui ramenait les violettes. Tous les jours, après déjeuner, j'allais faire le tour du jardin et des prés où je connaissais les bons coins. Il y en avait aussi sous certaines bordures de buis qu'il fallait connaître pour aller les dénicher ; d'autres étaient dans des endroits dangereux pour les tabliers et les cheveux, entre des haies bordant des ruisseaux et un rideau de cyprès touchant la haie ; il fallait se mettre à cheval sur le ruisseau quelquefois, et le terrain humide du printemps était glissant ; il m'arrivait d'enfoncer dans la boue ; il me semble que j'ai la sensation bien connue de chaleur humide quand on retourne quelques feuilles mortes ou même les larges feuilles des pieds de violette pour voir s'il n'y a pas quelque fleur cachée dessous. De temps en temps, Papa me prenait à Mélou à cette saison pour cueillir des violettes le long des berges de l'Agout, du côté de l'usine. La plupart du temps, il me donnait une femme de l'usine pour m'accompagner, comme le sentier longeait la rivière et qu'il aurait pu y avoir danger. Cette femme m'ennuyait, surtout quand ce n'était pas Marion ou quelque vieille amie connue ; aussi j'insistais pour aller seule. C'était vraiment charmant alors ; on rencontrait des quantités de lapins, les buissons étaient pleins d'oiseaux. Je ne sais pas si tu es jamais passé par ce sentier qui va de la route, à côté du chemin que prennent les gens de Deveilles quand ils passent en barque, et aboutit à l'usine du Passelis, au bord de l'eau qu'il côtoie tout le temps, tantôt en haut de la berge, tantôt en bas, selon les fourrés assez sauvages et, par cette sauvagerie même, si aimés des lapins...

(Texte communiqué par Remy Cazals, qui a présenté le recueil de la correspondance 1915-1916 des époux Puech : **Saleté de guerre !**)

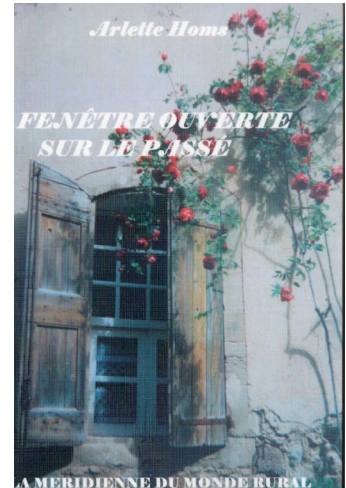
Fenêtre ouverte sur le passé

Arlette HOMS

Ce recueil est une compilation de quatre nouvelles et récits primés dans les concours organisés par la Méridienne du Monde rural. Le dernier récit est inédit. Il nous emporte au bord d'un lac où un crime a été commis.

Les textes sont reliés entre eux par un fil invisible qui entraîne le lecteur d'abord dans le Pays de Foix au temps des cathares, puis avec le "Parchemin secret", en Andorre. Ensuite, l'envoûtement continue avec "Un amour victorieux dans l'Auvergne du XVIème siècle" pour se terminer tragiquement au cœur de Pyrénées Ariégeoises.

Toutes ces histoires réunies dans ce recueil, sont cachées derrière une fenêtre symbolique. Le lecteur les découvrira lorsqu'il tournera les pages. Il sera alors plongé dans un autre univers.



Recueil de 70 pages - illustré en couleur Prix : 14, 50 € (port compris)

Commandes par courrier chez :
Mme Arlette HOMS
16 Hameau du Lac
40440 ONDRES
e.mail : arlette.homs@yahoo.fr

Un appel de la Société culturelle

La Société culturelle du Pays Castrais vient de recevoir le don anonyme d'un flacon de pharmacie datant de la fin du XVIII^e ou du début du XIX^e siècle. Après examen, il s'avère que ce flacon provient de l'ancienne pharmacie de l'Hôtel-Dieu, pharmacie classée au titre des monuments historiques, dont le mobilier et la collection de pots et flacons, aujourd'hui protégés, sont visibles au rez-de-chaussée de la Villégiale-Saint-Jacques. Il reprendra sa place en ce lieu très prochainement.

Il est possible que d'autres personnes soient en possession de pots ou flacons provenant de cette collection en partie dispersée au cours des temps. Le Société culturelle remercie par avance toutes celles qui voudraient s'inscrire dans une démarche analogue de restitution. Elles peuvent prendre contact à cet effet avec elle (tel : 05 63 35 31 50 ou scpc@sfr.fr).



Le flacon restitué et deux de ses congénères de la Villégiale.